

À la Fondation A, les murs ont la parole

Plongeant dans la riche collection de photographie sud-américaine d'Astrid Ullens de Schooten Whettnall, « L'Amérique latine éraflée » livre un portrait original d'un territoire toujours en ébullition.

Des graffitis sur des murs lépreux, des affiches déchirées, lacérées, décollées par le temps et les éléments, des vitres éclatées, des traces d'une vie oubliée sur des murs dénudés, des constructions en pierre de lave témoignant d'un passé glorieux et lointain... À la Fondation A, les murs ont la parole dans une exposition joliment intitulée « L'Amérique latine éraflée ».

Première manifestation depuis le premier confinement, cette nouvelle exposition témoigne du dynamisme retrouvé d'une institution fondée en 1982 par Astrid Ullens de Schooten Whettnall. « J'ai pensé tout arrêter, confie cette battante de 82 ans. Et puis je me suis dit que ce n'était pas possible, qu'il y avait encore des choses à faire. » Avec l'aide d'Alexis Fabry, éditeur et spécialiste de photographie latino-américaine, elle a monté cette exposition dont les tirages originaux proviennent de sa collection personnelle, consacrée à la photographie documentaire.

La sélection effectuée par le duo s'est centrée sur l'Amérique latine dans un but bien précis. « Les murs éraflés des architectures en ruine, au Chili, en Argentine, en Colombie, au Pérou, à Cuba, au Mexique, portent, festonnés de salpêtre, le poids du temps et de la revendication politique », écrit Alexis Fabry. Mais plutôt que de jouer avec l'exotisme de ces traces, l'exposition se profile comme un avertissement : « L'Europe pourrait



Muros Colombianos, 1972-1979. © SERGIO TRUJILLO

suivre la même voie si nous n'ouvrons pas rapidement les yeux. »

Traces du passé tout autant qu'avertissement pour le futur, le parcours met en évidence de nombreux photographes peu connus sous nos latitudes et quelques noms plus familiers comme Graciela Iturbide ou Pablo Ortiz Monasterio. Elle montre surtout comment ces murs usés, éraflés, blessés, témoignent des drames et des bonheurs humains dont ils ont été témoins : affiches électorales lacérées, femmes en prison cernées par une architecture sans âme, enfants jouant à la guerre dans les rues de Cuba...

La Péruvienne Luz Maria Bedoya photographie un immeuble de nuit. De la masse noire de la façade surgissent çà et là des rectangles de lumière où l'on distingue des silhouettes saisies l'espace d'un instant. Qui sont-ils ? Que font-ils ? Nous ne le saurons jamais. Grains de sable minuscules dans l'immensité de l'espace et du temps.

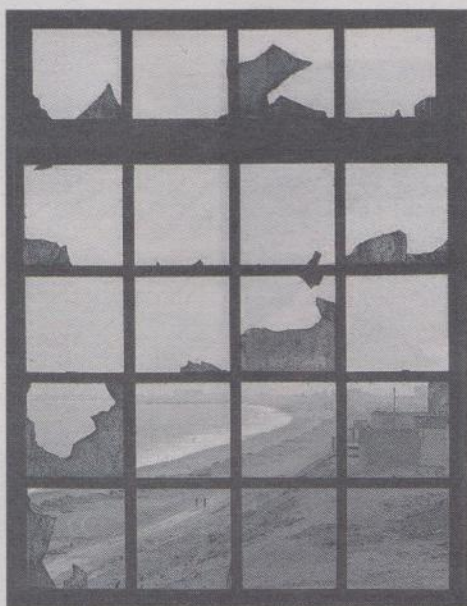
On retrouve ce côté insaisissable dans les portraits de groupes que le Colombien Fernell Franco dissout volontairement par diverses manipulations chimiques. Ou dans la série *Esquina Rosa* d'un autre Colombien, Miguel Angel Rojas, photographiant depuis la fenêtre de son atelier un lieu de rencontres homosexuelles dans les années 70. Des hommes passent, parlent, regardent, devant les murs d'un ancien théâtre, témoin silencieux de leur ballet.

Dans un tout autre style, l'Argentin Oscar Pintor photographie les traces de vie laissées sur les murs par les habitants d'un appartement déserté : ombre, poussière, contours des meubles, tapis décollé... Loin de la ville, la Colombienne Johanna Calle s'intéresse pour sa part à la déforestation, partant de vieilles photos aériennes des années 60 pour

créer d'étonnants assemblages qu'elle découpe, colle et rehausse au graphite. Quant à Pablo Lopez Luz, il livre un formidable travail sur ces murs en pierre volcanique que l'on trouve un peu partout à Mexico et qui racontent l'histoire d'un peuple, depuis les civilisations précolombiennes jusqu'à nos jours.

JEAN-MARIE WYNANTS

► Jusqu'au 27 juin à la Fondation A, avenue Van Volxem 304, 1190 Forest, www.fondationastichting.com



Fernando La Rosa, Ventana XXVI. La Perla, Callao, Pérou, 1976. © FERNANDO LA ROSA



Graciela Iturbide, Los Pollos, Juchitán, Mexique, 1979. © GRACIELA ITURBIDE